

Souvenirs lorrains

par Louise Emilie COLIN-DUMONT *

GRAND PERE

Colin François Emile (1839-1917).

Mon grand-père paternel paraissait n'être que de taille moyenne, tant il était cassé par l'âge et le travail; ses rhumatismes lui donnaient une démarche un peu saccadée. Il portait toujours une blouse bleue, bien raide et brillante lorsqu'elle était neuve, un chapeau de feutre un peu cabossé, à bords ronds et plats. Dans les grandes occasions (premières communions, mariages, enterrements), la blouse était remplacée par le *rochat*, redingote de drap noir un peu verdi par le temps.

Les yeux gris bleu de grand-père disparaissaient un peu sous les sourcils broussailleux et les paupières gonflées, mais ils avaient une expression très douce; sa parole était rapide, parfois un peu malaisée en raison de l'absence des dents. Il avait d'assez fortes moustaches à la gauloise et un collier de barbe blanche touffue qui lui donnait l'air d'un patriarche; mais, dans mes premières années, je l'ai connu avec le visage rasé et moustache courte; son nez était franchement bourbonien.

Cette belle tête de vieillard était celle d'un brave homme d'une honnêteté scrupuleuse. De caractère très pacifique, il acceptait la vie telle qu'elle se présentait avec ses peines, ses fatigues et ses joies, toujours avec calme et bonne humeur. Il n'a jamais eu de désaccord, d'ennuis avec qui que ce soit et il était bien aimé de son entourage. On profitait parfois de sa trop grande bonté. Il me souvient qu'un jour, ne voyant plus, suspendue à sa place habituelle, une faux-botteuse, il nous dit simplement :

- *Tiens, on est venu me l'emprunter.*

- *Qui donc, grand-père?*

- *Oh, sans doute un qui en avait plus besoin que moi puisque je ne m'en étais pas encore aperçu,* répondit-il en riant.

Je me souviens ne l'avoir entendu se plaindre de l'indélicatesse du monde qu'à propos d'une batteuse mécanique à main que l'oncle Alfred lui avait empruntée et ne voulait pas lui rendre. Comme ce dernier était sellier de son métier, donc travailleur en cuir, la suprême injure que prononçait grand-père était :

- *Ah ! Le Cabaïa!*

Nous aimions, ma soeur et moi, l'accompagner quand il allait aux champs; il riait de toutes nos réparties

et ne savait rien nous refuser.

- *Grand-père porte-nous dans ta hotte.*

Il se pliait aussitôt à notre désir:

- *Ce sera à chacune votre tour,* disait-il, *allons, monte jusqu'à la prochaine borne, Camille.*

L'heureuse voyageuse en hotte manifestait sa joie en sautant à pieds joints sans penser un instant qu'elle redoublait la fatigue de son porteur et riait de l'entendre bégayer de façon saccadée en raison des secousses qu'elle lui imprimait.

Pauvre bon grand-père ! Il n'est pas une seule de ses paroles, pas un geste tout de bonté qui ne soit gravé dans nos coeurs.

Nous dormions dans la grande chambre donnant sur le jardin et, chaque matin, nous le voyions entrer, toujours à la même heure; il venait, doucement, remonter les poids de la vieille horloge avant d'aller à ses occupations. À mon tour, je refais ce geste chaque jour et, oubliant mes 67 ans, je retourne par la pensée à mes premières années.

Si nous avons perdu grand-mère étant encore jeunes (elle est décédée le jour anniversaire de mes dix ans), nous avons eu la grande satisfaction de

* Louise Emilie COLIN-DUMONT, (1890-1990). Récits écrits en 1967, recueillis par sa fille, Madame Marcelle BILLAUDOT, et communiqués aux E.T. par Annick NOËL, de Barissey-au-Plain.

garder grand-père jusqu'en 1917. J'avais 27 ans à sa mort et ma fille aînée quatre.

La dernière fois que je l'ai vu, c'était pendant la guerre, en août 1916. Je n'avais pu le prévenir de ma visite : en zone des armées, les laissez-passer n'étaient délivrés qu'au moins une semaine après leur demande. Le jour autorisé, je viens donc de Toul à Barisey, par un train arrivant vers midi, heureuse à l'avance de la bonne surprise que j'allais faire et de la petite dinette en tête à tête avec mon bon grand-père, dans la vicille maison remplie de mes souvenirs de petite fille.

Je fis, allègrement, les quinze cents mètres qui menaient de la gare au village, disant, en passant, un furtif bonjour à ma marraine Maria et l'oncle Alfred. À l'arrivée : porte close; quelle réception! La voisine, Hortense, Madame Perrin, me dit :

- Je vais vous montrer où il met sa clef. Il est parti au bois pour voir la portion qui lui est attribuée.

J'entraï, le cœur un peu serré; un grand plateau de poires cuites attendait les convives. J'y joignis mes provisions. Sur une table, bien étalées des noisettes séchaient; pour nous, pensais-je, le pauvre grand-père ne pouvait plus les manger depuis longtemps.

Je pris le parti de l'aller chercher car mon laissez-passer n'était valable que pour la journée. Je me rendis chez marraine Maria qui voulut, d'abord, me faire un peu manger. Elle prit la poêle à très longue queue dans laquelle, en un rien de temps, elle fit, dans l'âtre, une omelette au jambon bien savoureuse.

En allant retourner ses andins de foin, elle me fit prendre un chemin de traverse qui me mena directement dans la coupe. Dans cette vaste clairière où s'alignaient les piles de bois de tous

les habitants de la commune, je ne trouvais pas grand-père. Puisque son chien l'accompagnait, je criai bien fort: *Mousse!* Un aboiement me répondit, mais il me fut impossible de situer s'il venait de ma droite ou de ma gauche. Je renouvelai, plusieurs fois, mon appel sans résultat et dus revenir assez tristement et un peu inquiète à la maison, seule solution pour voir grand-père à son retour. Mais les heures tournaient, il allait être bientôt sept heures du soir, quand, du pas de la porte, j'aperçus grand-père qui courait.

À l'entrée du village, on venait de lui dire :

- Oh ! Père Emile, votre petite fille de Paris vous attend depuis midi.

Harassé de fatigue, marchant depuis dix heures du matin, il retrouvait un peu de force pour courir et regagner ainsi une ou deux minutes. Je craignis alors de le voir trébucher et tomber. À mon tour, je me précipitai vers lui, les mains tendues et lui criant :

- Arrête-toi.

Quand je l'embrassai, il n'avait plus le souffle et ne pouvait parler. Il était si ému ! Heureux de me voir et fâché d'une journée gâchée. Je lui disais :

- Tu sais, je marche très vite, je partirai le plus tard possible, mon train ne passe qu'à 9 heures 20.

La table était dressée; il eut la satisfaction d'y trouver quelques friandises, mais sa joie fut grande de me voir, surtout, faire honneur à ses poires cuites. Il m'expliquait, tout en mangeant, qu'après avoir vu sa part de bois, il s'était attardé à cueillir des noisettes pour nous. Le chien avait aboyé, mais grand-père avait pensé que ses enfants, venus à la cueillette, s'appelaient entre eux. De là, il était sorti du bois en direction opposée pour se rendre à Barisey-la-Côte où il possédait plusieurs vignes. Il fallait voir comment s'annonçait le raisin et au besoin *épetiller* par ci par là (couper les branches inutiles, mangeuses de

sève au détriment des fruits).

- Tu sais, me dit-il, nous partirons un peu plus tôt, car je veux te conduire à la gare.

- Mais non, grand-père, l'aller et le retour font trois kilomètres; tu es bien fatigué ce soir, je vais te tenir compagnie jusqu'à 9 heures et je partirai en courant.

- Oui, mais si je t'accompagne nous serons ensemble jusqu'au moment du train.

Il avait trop envie de venir avec moi, je ne l'empêchai donc pas et nous nous mîmes en route, bras dessus bras dessous; ses articulations raidies et la fatigue aidant, la marche était bien cahotée et nous ne suivions pas toujours la ligne droite.

À une centaine de mètres de la gare, il fallait franchir le pont enjambant la voie ferrée. Je montrai mon laissez-passer à la sentinelle et, à ce moment, grand-père s'aperçut qu'il avait laissé chez lui son permis de circuler.

- Oh ! mon homme, je n'ai pas mon papier, mais faut me laisser passer, je vais à la gare, conduire ma petite-fille; elle me cherchait depuis midi et on vient seulement de se retrouver. Et maintenant, est-ce qu'on sait quand on se reverra ?

- Allez, grand-père, dit le brave soldat, et ne vous attardez pas, repassez aussitôt après le train.

- Oh ! Mais oui, mon homme.

Et nous voilà à la gare, contents qu'un retard nous accorde quelques minutes supplémentaires. Les adieux furent un peu plus tristes que d'habitude parce qu'il y avait la guerre qui faisait peser tant d'incertitudes et empêchait de faire des projets pour une rencontre prochaine.

Nous ne devions plus nous revoir. L'hiver suivant, grand-père fut frappé de paralysie et décéda en février 1917.

GRAND-MÈRE

(Claudot Emilie, née en 1826, mariée en secondes noces à Colin François Emile, décédée en 1900, demeurant à Barisey-au-Plain, cour de l'ancien château)

Grand-mère, née en 1826, veuve de très bonne heure et maman d'une fillette, Maria, avait épousé mon grand-père en secondes noces. Elle était plus âgée que lui et en eut deux fils : Camille et Céleste Auguste (mon papa doit, sans doute, ses prénoms à sa venue au monde, la veille de Noël 1863).

Elle était grande, très réservée, n'élevant jamais la voix, ne grondant pas, même quand ma soeur jouait de vilains tours, nous parlant toujours avec douceur et un petit sourire, ne nous tutoyant pas.

- Allons, notre petite, soyez gentille, ne vous salissez pas, votre maman ne serait pas contente.

Elle employait, volontiers, des expressions patoises, était toujours coiffée d'un bonnet blanc à bord tuyauté. Ses occupations étaient variées et nombreuses : elle n'allait aux champs que dans les moments de presse, mais elle avait à faire à la maison : ménage, cuisine, cuisson des pommes de terre pour les porcs, soins aux volailles, confection du pain pour une semaine et qui se gardait dans la huche.

Quand nous étions en vacances chez elle, elle prenait le temps de nous emmener faire quelques visites; nous ne manquions jamais d'aller chez Madame Joyeux (mère de tante Henriette, mariée à l'oncle Camille).

- Bonjour Marguerite, voici les petites de notre Auguste qui viennent vous voir.

- Ah ! Entrez donc Mélie, c'est bien gentil à vous.

Et je ne voyais jamais sans frayeur cette femme, courbée à angle droit, se dresser tout d'un coup en prenant appui des deux mains sur le haut de ses cuisses de façon à bien nous regarder avec ses petits yeux de

myope à moitié fermés. Et on s'asseyait bien sagement pendant que la pauvre vieille Marguerite, qui avait repris sa position pliée, sans se casser comme je l'avais craint, allait du buffet à un placard, cherchant assiettes et miel non extrait des alvéoles de cire. Comment manger cela ? Quand je suçais quelques gouttes de miel, je le trouvais délicieux, quand il fallait mastiquer un morceau de cire et miel, c'était moins agréable, mais par politesse nous n'osions rien laisser.

Grand-mère était pieuse et nous l'accompagnions chaque dimanche à la messe où nous retrouvions marraine Maria. Le cimetière entourant l'église, après la messe, on allait sur les tombes des parents et amis et on descendait doucement la grand'rue. C'était un seul moment par semaine où grand-mère pouvait un peu parler avec sa fille qu'elle savait malheureuse avec son mari lunatique et brutal. Que de fois n'a-t-elle pris sa lanterne pour aller, à la nuit, s'approcher un peu de leur maison pour entendre si tout était calme !

Dans les moments de repos, sur la demande de ma soeur, elle nous chantait des cantiques, nous montrait les deux vases Jésus-Maria qui lui avaient été offerts, en cadeau de mariage, par la Congrégation des Enfants de Marie.

Elle s'effrayait un peu des idées de papa qui lisait *La Petite République* et était dans le camp des Dreyfusards, mais n'osait pas discuter de sujets qu'elle ne connaissait pas bien.

Grand-mère savait par coeur les heures de service de papa. Quand il passait par un train d'après-midi, elle nous menait jusqu'à la gare pour lui dire bonjour; c'est ainsi qu'un jour, m'ennuyant trop de maman, papa dut

me mettre dans un coin du fourgon avec les colis. Grand-mère en avait été très choquée, car elle était bien bonne pour nous et ne comprenait pas que je m'ennuie chez elle; surtout que ma soeur, tout au contraire, ne demandait qu'à rester le plus longtemps possible, se livrant à toutes ses espiègleries, loin des fessées maternelles méritées cent fois et qui ne lui auraient pas été épargnées.

Je choquai aussi grand-mère une autre fois. Dans la chambre était le rouet; elle filait, elle-même, la laine à tricoter, lin et chanvre pour les draps et torchons de la maison et rangeait tous ses écheveaux, roulés en torsades, dans le haut de la grande armoire (celle qui est chez moi, maintenant, et qui avait été faite par le grand-père ébéniste, né et baptisé dans une cave, l'année de la Révolution 1789). Comme j'étais très petite, mon regard ne pouvait atteindre ce rayon. Or, un jour que j'étais encore au lit, grand-mère vint ouvrir l'armoire et je découvris ainsi cet alignement de torsades blanches semblables aux cheveux de grand-mère et dans ma surprise je dis :

- Oh! Comme tu es sale grand-mère!

- Comment?

- Oh! pourquoi mets-tu tous tes chignons dans l'armoire?

Elle rit, m'expliqua que c'était du fil, non des cheveux, mais je la sentais un peu mécontente.

Grand-mère n'aimait pas beaucoup la couture, elle n'avait plus bonne vue et, si elle travaillait le soir, pour mieux éclairer son ouvrage, entre la bougie ou la lampe à huile et son travail, elle plaçait un chandelier sur lequel elle posait une boule de verre emplie d'eau. Mais elle réservait les gros raccommodages à maman, très habile et très vive, qui remettait de l'ordre dans les vêtements et le linge en un tour de main.

Nous allions, une fois par mois, voir mes grands-parents. Ils venaient chez nous au moment des foires du Saint-Clou et de Saint-Mansuy, toujours chargés de fruits, de crème, de beurre, car ils avaient une vache et grand-mère allait aussi, souvent, à la gare porter à papa un pot de fraises, un panier de cerises et tant d'autres gâteries.

Très heureuse, grand-mère vint à la première communion de ma soeur, au début de mai 1900. C'était en même temps l'inauguration de la maison construite par mes parents. Elle était fière de voir comme tout allait bien dans cet intérieur, grâce au travail, à la tempérance de papa, à l'habileté de maman, son économie, sa bonne organisation. Ce fut un bonheur de courte durée. Elle prit froid dans la cathédrale et, à son retour chez elle, s'alita, atteinte d'une congestion pulmonaire. À ce moment, on ne savait guère soigner dans les villages,

médecin et pharmacien étaient à Colombey-les-Belles, à 4 km. (donc 8 km. aller et retour); il fallait beaucoup de temps avant de pouvoir soulager la malade. Elle ne franchit pas les neuf jours au delà desquels on déclarait la malade sauvée et décéda, le 21 mai 1900, jour anniversaire des mes dix ans.

Je ne comprenais pas très bien ce qui nous arrivait. Grand-mère avait un visage de cire, mais semblait dormir. Ma soeur et moi étions assises en face, sur les deux premières chaises d'une longue rangée réservée aux visiteurs et aux veilleuses qui venaient réciter des prières. Je me souviens avoir vu papa se dessiner dans l'encadrement de la porte, regardant vers le lit, pâle comme un linge, lui toujours si frais de couleurs. Tout à coup, une petite femme est entrée et, sans regarder personne, est allée droit au lit, s'est signée, agenouillée et se penchant ensuite vers grand-mère a dit: *Tu es bien heureuse.*

C'était sa soeur, âgée de 84 ans, droite comme un I, sans un cheveu blanc, qui avait été mère vingt et une fois, venait de faire vingt kilomètres à pied, chaussée de brodequins de paysanne et ne manifestait pas la moindre fatigue. Enterrement, repas de famille, condoléances, beaucoup de mouvements dans la maison, mais c'était fini, ce n'était plus la maison de grand-mère. Les deux yeux d'une femme qui se ferme à jamais font un grand vide que rien ne comble.

Nous aurions aimé que grand-père ne restât pas seul. Il vint six mois chez nous, trois mois à Lyon chez son autre fils et il décida enfin de reprendre peu à peu ses habitudes et ses travaux des champs pour lesquels papa allait l'aider à chacun de ses jours de repos et nous avec maman au moment des récoltes. Il venait nous voir plus souvent.

(à suivre...)